

ORIENTATIONS NOUVELLES DE LA RECHERCHE HISTORIQUE

I

Donner un sens à la vie quotidienne (1)

Fraîchement débarqué en Côte d'Ivoire, un historien qui ignore tout de l'Afrique se sent fort intimidé. Rien de ce qu'il croyait savoir n'a de sens dans un monde dont les dimensions, le rythme, les perspectives immédiates ou lointaines sont sans commune mesure avec le minuscule univers familier en Europe. On voudrait se taire pour mieux écouter, regarder, comprendre, et il faut parler ! A ce moment, le *Guide de l'Enseignant* fait figure de planche de salut. Ainsi donc, ici aussi, il y a des maîtres qui n'acceptent plus que l'Histoire soit un exercice de mémoire et qui s'ingénient à faire de la connaissance du milieu le tremplin grâce auquel on accède à l'intelligence d'un monde élargi dans l'Espace, prolongé dans le Temps.

En dépit des différences, il y a un commun dénominateur entre les objectifs que s'assignent les professeurs en Europe et en Afrique. En dépit des apparences, n'y aurait-il pas aussi une communauté de vues entre d'une part, les chercheurs isolés dans leurs bibliothèques et leurs archives et, d'autre part, maîtres et élèves qui travaillent ensemble, dans la même classe, afin de se faire une idée crédible de l'évolution de l'humanité ? Il serait naïf d'idéaliser. Trop de savants se réfugient dans l'isolement douillet de leur bureau et poursuivent des recherches qui n'intéressent qu'eux-mêmes; trop d'enseignants perdent l'enthousiasme de leurs années d'études et régurgitent des cours de plus en plus figés dans une immobilité qui est déjà celle des moribonds. Double fuite devant ses responsabilités, double échec devant la société : un savoir incommunicable est stérile, un enseignement qui ne se nourrit plus de l'actualité scientifique, qui ne s'adapte plus au changement des mentalités est aussitôt "dépassé" et déconsidéré dans l'opinion de ces juges sans appel que sont les jeunes.

Recherche et enseignement doivent non seulement entretenir d'incessants échanges, mais surtout faire face ensemble à des situations nouvelles. Essayons de poser quelques jalons en vue d'une meilleure concertation entre savants et pédagogues.

§ 1. Mutations récentes du métier d'historien

Traditionnellement, l'histoire est une "matière" à part entière, qui enseigne avec certitude des faits bien cernés et isolés. Depuis une vingtaine d'années, les historiens fréquentent économistes, sociologues, psychologues; les voilà confrontés à des évolutions ^{ont} longues et complexes voire floues ce qui, au terme de longues recherches, les oblige à retenir non pas une, mais plusieurs explications. Comment est-on passé de cette histoire événementielle produite d'un XIXe siècle scientifique à l'histoire d'aujourd'hui pluri-dimensionnelle et donc relativisée ?

Quelques brefs exemples nous dispenseront de nous perdre dans le fouillis des spéculations théoriques.

L'histoire traditionnelle met en vedette le grand homme. Qui n'a évoqué Christophe Colomb, scrutant l'Atlantique, à la proue de la Santa Maria, seul ... De nos jours, on s'efforce de scruter les masses anonymes : qui étaient ces milliers d'Espagnols qui se lancèrent dans une aventure sans précédent et donnèrent un nouveau visage à l'Amérique ? Pourquoi certains Indiens s'assimilèrent-ils ou du moins participèrent-ils à la genèse d'une nouvelle culture tandis que d'autres rejetèrent tout contact avec les envahisseurs ?

Longtemps, l'histoire de l'art n'a eu d'yeux que pour le chef d'oeuvre. Quel manuel ne montre-t-il pas la belle ordonnance de Versailles et ne raconte les talents de Le Nôtre ? A présent, on s'interroge sur le style classique, moins en tant qu'ensemble de réminiscences et de recettes architecturales que comme révélateur d'une société qui cultivait l'ordre, le rang, le décor, l'ostentation. La mode plus capricieuse que le style, plus contagieuse aussi, s'impose à l'attention des historiens. Versailles a inspiré une foule de résidences princières : distanciation par rapport à la capitale et à ses effervescences, besoin d'un théâtre exclusivement réservé à l'exercice du pouvoir, mythe du retour à la campagne et à l'âge d'or que jalonnent Marie-Antoinette et les bergeries du Petit Trianon, les châteaux que construiront les industriels au XIXe siècle et quelques somptueuses "résidences secondaires" de nos contemporains. Dans une telle perspective, élucider les rapports entre le Pouvoir et l'Art importe davantage que détailler la biographie d'un architecte.

Même élargissement dans le domaine de l'histoire des sciences qui est encore souvent enseignée comme une succession de découvertes géniales, un progrès ininterrompu. En ce qui concerne la médecine, on commence à présent à se demander quel était le niveau des connaissances du praticien ordinaire, l'étendue de sa

clientèle ? A quoi attribuer l'allongement de la vie humaine ? A ce propos, il se pourrait que les traités savants soient moins lourds de conséquences qu'un imperceptible changement de mentalité. Durant des siècles, le seul remède efficace contre la pire des calamités - la peste - a été le cordon sanitaire. Ce réflexe de ségrégation s'est répandu dans bien d'autres domaines : on exile les hérétiques, on brûle les sorcières, on enferme les mendiants ... La vaccination ne se répandra à partir du XIXe siècle qu'au prix d'incessants efforts, car elle implique une démarche inverse et, pour l'époque, révolutionnaire : il s'agit de soigner le mal par le mal. Dès lors, la tâche de l'historien est de savoir qui sont les partisans du progrès ? Quels sont les arguments des opposants ? Qui bénéficie des soins et avec quel profit ?

Bien d'autres exemples pourraient être invoqués, en histoire économique (Colbert / le dirigisme), en histoire des techniques (Watt / la domestication d'énergies nouvelles), en histoire religieuse (Calvin / l'éthique protestante). Résignons-nous à nous limiter, à gommer les nuances, à simplifier à outrance. Mettons en garde cependant contre de trop faciles caricatures : jamais il n'est question de remplacer le culte des grands hommes par un jeu de massacre. Au contraire ! Le génie d'un Calvin, celui d'un Watt n'ont rien à craindre d'une comparaison avec leurs contemporains. Mais leur oeuvre est tronquée si on ne lui restitue pas ses lointaines répercussions.

En somme, l'histoire événementielle privilégiée, au point de l'isoler, la célébrité (surtout politique), le fait singulier, la date ponctuelle (Ex. : 14 juillet 1789). L'histoire pluri-dimensionnelle attache de l'importance à un vaste contexte : les foules et les gens ordinaires, leurs habitudes et leurs inerties, les évolutions à long terme (Ex. : les révolutions patriotiques qui se déclenchent en chaîne depuis la rébellion Corse en 1768 jusqu'au "printemps des peuples" d'Europe centrale en 1848).

§ 2. La vie quotidienne

De ce qui précède, trop de gens ont conclu hâtivement que les historiens tournaient le dos aux traités, aux batailles, aux chefs d'Etat, à la chronologie et qu'ils perdaient leur identité en spéculant sur des abstractions intemporelles telles que les masses, les stratégies économiques, les structures sociales, etc. En fait, opposer la structure (qui serait l'objet de la sociologie) à la conjoncture (qui serait la spécialité des historiens), c'est prolonger une vaine querelle. On s'aperçoit que les conflits armés, l'exercice du pouvoir, les cycles

économiques et démographiques n'ont pas grand'chose d'aléatoire et sont donc assez rigoureusement structurés. Cette découverte n'a été possible qu'après avoir reconnu le rôle prépondérant de forces multiples sinon collectives. Les guerres du XXe siècle ont montré que le moral du simple combattant était plus décisif que la science de l'Etat-Major ou que le coût de l'armement. Que la démocratie est plutôt affaire d'éducation que de lois (évoquons l'Angleterre). Que la croissance (ou le déclin) d'une population est à peu près indifférente aux allocations familiales ou à la propagande officielle. En d'autres termes, la mentalité, l'école, la famille, tout ce que l'on appelait au Siècle des Lumières, les moeurs, pèsent lourd dans les destinées collectives. Gardons-nous bien de réduire la vie quotidienne à un amas hétéroclite de détails sans importance, ce qui reste après que l'on a expliqué le gouvernement, les lois, les progrès économiques ou scientifiques. Non, il ne faut pas confondre vie quotidienne et folklore. Ce dernier terme est de plus en plus péjoratif et désigne pêle-mêle les fêtes carnavalesques, les métiers en voie de disparition, les chansons soi-disant populaires.

Etudier la vie quotidienne ne peut consister à s'attendrir sur des reliques parce qu'elles évoquent un lointain passé. Jadis comme à présent, cette vie de tous les jours est la trame et le support de la culture populaire. Cette dernière ne doit pas s'entendre de manière purement négative, comme le contraire de la culture littéraire, apanage des savants et des artistes patentés. Elle est un ensemble autrement cohérent, un art de vivre ou, plus exactement, de survivre.

Les historiens de la vie quotidienne sont, en effet, sans cesse confrontés à une question cruciale. Comment des gens pauvres, faibles, ignorants, apparemment démunis devant les fléaux que sont les guerres, les famines, les épidémies, comment ont-ils non seulement survécu aux épreuves, mais se sont-ils multipliés ?

De toutes parts, on s'efforce d'apporter des bribes de réponse. Les uns insistent sur le sens de la solidarité; ils mettent en évidence tantôt l'organisation des communautés villageoises, tantôt la dévolution de l'autorité dans le clan ou dans la famille. Ils observent ici les stratégies matrimoniales, là-bas le sort réservé aux faibles parmi les faibles que sont les veuves et les orphelins. D'autres s'interrogent quant aux habitudes d'épargne et de consommation : budgets des ménages, usages alimentaires, consommation d'énergie, maintien ou destruction des équilibres écologiques. D'autres enfin s'intéressent surtout à la transmission du savoir : apprentissage, soins médicaux et pratiques d'hygiène antérieures à la

médecine savante, alphabétisation ou instruction précédant parfois la scolarisation.

De même que, dans les meilleurs cas, l'histoire traditionnelle procurait une vision unifiante (et, par là même, intelligible, prête à être engrangée dans la mémoire, souvent réconfortante), du passé national, de même l'histoire rénovée, en se fondant sur les réalités concrètes de la vie quotidienne, donne un sens à l'évolution de l'humanité.

§ 3. Une méthode active : l'enquête orale

Explorer la vie quotidienne, redécouvrir sa cohérence interne et les mille liens qui l'unissent à l'Histoire tout court, c'est donc plonger au sein des courants les plus vigoureux qui sont en train de renouveler notre connaissance du passé. C'est aussi répondre adéquatement aux exigences pédagogiques du moment. Les méthodes actives incitent les maîtres à se faire relayer par leurs élèves. Ceux-ci ~~compr~~^{dev}iennent petit à petit que l'Histoire n'est pas une somme de faits figés et catalogués une fois pour toutes, mais qu'elle est un vaste chantier en pleine activité. En comprendre l'ordonnance n'est pas le privilège d'un unique architecte et quelques techniciens diplômés ne sont pas les seuls à y travailler utilement. Au contraire, chacun a de bonnes chances d'apporter sa pierre à l'édifice et, ce faisant, de se familiariser avec le projet d'ensemble. L'idéal est alors de persuader l'élève que le Cours d'Histoire consiste moins à assimiler (puis à restituer lors de l'examen) une matière morte, qu'à trouver, avec l'aide du professeur, une manière vivante de devenir l'historien de son temps, de son milieu social, de sa région. Encore faut-il rester réaliste, c'est-à-dire faire l'inventaire des possibles et ménager les étapes.

Le premier mot d'ordre est de retrouver les témoins irrécusables. Des étudiants n'auront jamais accès aux secrets des chancelleries ni aux confidences des espions de haut vol ! En revanche, sur le terrain de la vie quotidienne, ils peuvent recueillir des matériaux non seulement utiles mais irremplaçables. Des exemples ? Le sort des prisonniers en Allemagne durant la Seconde Guerre Mondiale; les conditions de travail dans les mines de houille; le niveau de vie des ouvriers agricoles, celui des patrons dans une petite ville à la Belle Epoque; la mémoire collective des luttes ouvrières; la sociabilité en milieu populaire ... Nous ne citons ici au hasard de rencontres personnelles, que des études dont le résultat a été formulé par écrit. Il y en a des centaines d'autres déjà publiées ou toujours en cours. Ici s'annonce à grand tapage un ambitieux projet; là-bas, un instituteur consigne dans un cahier la carrière de ses anciens

élèves et reconstitue celle de leurs parents et grands parents. A ma connaissance, ses précisions sur la réussite scolaire seraient introuvables dans les plus savants traités sur le changement social. Tout le monde n'a pas cette patience; beaucoup manquent de sens critique. Il faut se résigner à un certain déchet. Et après ? Va-t-on reprocher à l'histoire traditionnelle d'avoir pis plus d'un siècle à éprouver ses méthodes ? De continuer à alimenter de futilités prétentieuses des dizaines de revues ésotériques ? La seule erreur impardonnable est de ne rien tenter.

Bien sûr, il y a des obstacles et il faudrait être aveugle pour n'en point tenir compte. En Afrique, le coût élevé des cadeaux coutumiers, le recours obligatoire à un interprète qui peut devenir un prisme déformant. En Europe, il est souvent trop tard: la plupart des personnes qui auraient pu nous parler du travail des femmes au XIXe siècle (c'est-à-dire avant 1914) sont décédées; ils se font rares aussi les fonctionnaires qui ont administré les colonies avant 1960 et qui pourraient nous expliquer, entre les lignes des circulaires officielles, la réalité vécue jour après jour. Bien pire, l'emprise des journaux et de la T.V. est tellement envahissante que les interviewés relatent non plus leurs propres souvenirs authentiques, mais les stéréotypes véhiculés par les media !

Les techniques modernes manipulées sans scrupule par les propagandistes et les publicitaires doivent venir au secours des historiens : petit à petit, le magnétophone, le questionnaire, la caméra lui deviendront aussi familiers que les fiches bibliographiques. Il y faudra un long apprentissage. La moisson est vaste et les ouvriers trop peu nombreux.

ORIENTATIONS NOUVELLES DE LA RECHERCHE HISTORIQUE

II

L'analyse du contenu (2)

L'accident et l'exceptionnel s'imposent toujours à l'attention. Ils ne passent donc pas inaperçus, on en parle dans les journaux, ils défrayent la chronique. Au contraire et par définition, la vie de tous les jours est banale en raison de sa quotidienneté. En outre, elle a pour acteurs des gens ordinaires, c'est-à-dire des gens du peuple et, en Occident, dans leur majorité, ils sont restés analphabètes jusqu'au milieu du siècle dernier. Ne sachant pas écrire, ils n'ont pu relater ce qu'ils faisaient ou ce qu'ils éprouvaient. Pendant des siècles, une certaine culture a été considérée comme l'apanage des lettrés et le préjugé des "littéraires" à l'encontre de ce qui était "populaire" est si tenace qu'il subsiste encore dans notre enseignement où l'on continue à faire un sort à des romanciers illisibles, au détriment des chansons et des proverbes autrement expressifs et savoureux.

La culture populaire s'exprime de mille autres manières : adhésions politiques, cultes religieux, réprobations morales, expressions du caractère national, imitation ou rejet des modes étrangères. L'enquête orale, nous aide à comprendre la nature de tels phénomènes, leur genèse, leurs manifestations, quelques réactions des intéressés. Mais puisqu'il s'agit d'opinions et de leur impact dans la vie quotidienne, le problème de leur diffusion surgit tôt ou tard. Comment ne pas verser dans le piège que nous tend notre propre subjectivité, celle qui nous pousse à considérer comme importantes les trouvailles que nous aurions faites avant les autres, comme représentatives les réponses qui confirment ce que nous pressentions déjà ? Le meilleur garde-fou consiste à mesurer. L'analyse du contenu met à notre disposition un arsenal de procédés qui quantifient le flux des opinions et tendent ainsi à les situer sur une échelle d'importance puis à multiplier des comparaisons de pays à pays, de période à période. Si l'on veut savoir, par exemple, quels sont les personnages qui accaparent l'attention du public, on comptera le nombre d'hommes d'Etat, de vedettes ou d'artistes, de champions sportifs dont le portrait apparaît sur la couverture du magazine américain Time. On comparera les proportions obtenues en 1980 avec celles de 1960. Puis on recommencera l'expérience avec Paris-Match; on se demandera si les hommes politiques obtiennent les mêmes résultats si l'on compte le nombre d'apparitions de leur nom dans les éditoriaux d'un grand quotidien, etc.

§ 1. Définition et déroulement de l'analyse

L'analyse du contenu se présente donc ici comme une technique de recherche qui s'assigne pour but la description objective, systématique et quantifiée du contenu manifeste des communications.

Invoquer les communications au sens le plus large, c'est briser le monopole du texte écrit. On peut certes répertorier le vocabulaire du Code Civil, ou les néologismes des chroniques sportives. Mais l'analyse du contenu porte aussi sur les thèmes des chansons les plus demandées à la radio, les attributs du souverain dans les tableaux anciens, les dépliants touristiques comme images du bonheur et rêves d'évasion.

Si de rares spécialistes de l'histoire politique pratiquent l'analyse du contenu en vue de sonder puis de prévoir les desseins de la propagande officielle (exemple : les réalisations majeures du régime d'après les timbres-poste soviétiques) ou revendicative (les slogans sur les banderolles des cortèges du 1er mai), ici nous nous attacherons à la méthode en tant que révélatrice des aspirations profondes du grand public. Dans le domaine social, la majorité est plus silencieuse que jamais et la tâche des historiens est donc ardue. Essayons d'en sérier les étapes.

Il s'agit de décomposer un flux de messages complexes en

- éléments simples que l'on appellera "unités d'enregistrement" (a),
- susceptibles d'être classés (b),
- en vue de former un nouvel ensemble (ou une "population" au sens statistique de ce terme) (c).

Nulle part, nous n'entrerons dans le détail des procédés; il suffira ici d'en évoquer l'un ou l'autre.

a) Isoler des "unités d'enregistrement"

Ce peuvent être :

- des mots : la France dans les discours du Général de Gaulle; les drogues, dans les pages destinées aux jeunes dans un quotidien;
- des représentations, des images, des associations de mots qui, bien entendu, mettent sur la piste des clichés puis des stéréotypes : le bon sauvage et le Prince bienfaisant dans la littérature des Lumières. S'interrogeant sur la signification de la révolution culturelle chinoise, on a compté le nombre croissant de militaires en uniforme sur les affiches murales. On s'est demandé aussi quelle était la répercussion de l'Année de la Femme et l'on a

constaté que, même dans les magazines visant le public des femmes, la publicité relative au choix d'une profession mettait en scène des hommes (patrons au centre du bureau de la secrétaire, ouvriers virils arpentant en souriant leur chantier) tandis que le charme d'une silhouette féminine était invariablement associé aux loisirs (consommation d'apéritifs, air hostess), à l'intimité de la maison (appareils ménagers, recettes culinaires), à la beauté (mannequins, vedettes de films, divinités).

- des procédés rhétoriques. Il y a mille manières de persuader et chacune dévoile la stratégie de l'auteur et les préférences de son public. La répétition tient lieu d'argument à la plupart des propagandes. L'analyse du contenu mesure donc la récurrence des thèmes (l'Espace Vital, par exemple, dans la presse nationale-socialiste des années 1936-1939) ou des citations empruntées aux livres sacrés (Mein Kampf, Le petit livre rouge). A vrai dire, l'argument d'autorité agit déjà moins mécaniquement que le martèlement des slogans : il suppose une société respectueuse des dogmes. Le fait d'invoquer la jurisprudence, "le respect des droits acquis" (selon l'expression belge) ou les précédents - autres formes de l'Autorité - manifeste implicitement l'ascendant de la coutume et le prestige des générations passées. Tantôt, on entretient une ambiance de menace (encerclement du IIIe Reich dans les manuels de géographie des écoliers allemands; crainte de la pollution généralisée dans la propagande des écologistes), tantôt on essaye de tuer par le ridicule (caricatures antisémites durant la 2e Guerre mondiale), tantôt on fait miroiter un avenir paradisiaque (publicité en faveur de l'acquisition d'appartements à la Côte d'Azur).

Rien de tout cela ne vaut une démonstration logique : mais quelle est la proportion des gens accessibles au raisonnement cartésien ? C'est bien pourquoi l'analyse du contenu a beaucoup à nous apprendre sur la psychologie sociale.

Avant de dénombrer les "unités d'enregistrement", il importe, bien entendu, de délimiter le contexte dans lequel on va les recueillir. Au siècle dernier, l'alcoolisme ravageait à ce point la classe ouvrière qu'il fut combattu partout à la fois : au Parlement, à l'école, dans la presse. Comment l'examiner de manière originale, retrouver une chronologie, mesurer les conséquences ? Inutile d'enfoncer des portes ouvertes en collectionnant des exemples hétéroclites. Si l'on s'en tient à une série de manuels scolaires, on constate que la réprobation à l'encontre de la déchéance morale de l'ivrogne fait place petit à petit à la crainte des maladies; la tare individuelle est stigmatisée mais dans une perspective pédagogique à long terme. Le quotidien, quant à lui, est esclave de

l'actualité : les faits-divers donnent l'occasion de dénoncer les méfaits de la boisson mais le réquisitoire n'est pas neutre, il se teinte souvent de xénophobie. "Ivre d'alcool et de jalousie, le Polonais étrangle son amie"(gros titre en lère page). "Trop sensible aux charmes de la bonne bière de chez nous, Mr Dupont, renverse un réchaud qui met le feu à sa maison : toute sa famille périt dans les flammes". Dramatisation hostile aux étrangers, circonstances atténuantes en faveur du compatriote. L'analyse du contenu récolte une foule de constats inattendus, encore faut-il cerner d'avance le corpus à explorer : affiches placardées en telle année, manuels en usage dans tel réseau d'enseignement, éditoriaux de tel journal, séquence T.V. de tel émetteur.

b) classer les "unités"

Puisqu'il y a autant de catégories que de questions à résoudre, il suffira de rappeler que l'on a intérêt à bien distinguer les messages en fonction de leur émetteur et de leur destinataire. L'analyse du contenu des petites annonces matrimoniales peut apprendre comment évolue le portrait-robot de l'homme accompli et de l'épouse idéale. Encore faut-il faire le départage entre les communiqués des agences et les requêtes de particuliers; le journal provincial à grand tirage et ~~son marché et~~ le magazine qui se veut réservé à une élite.

Les tableaux à double entrée (rangées + colonnes) croisent deux critères de tri. Voici, par exemple, entre 1805 et 1814, un lot de lettres adressées au Préfet dans l'espoir d'obtenir une exemption d'impôts. On peut les classer en 10 rangées, une pour chacune des années, ce qui va révéler un accroissement des plaintes. On peut aussi attribuer // une rangée selon la provenance des contribuables (citadins / campagnards) ou, mieux encore, selon la nature de leurs revenus (propriétaires / patentables). Une colonne distincte sera réservée à chaque motif invoqué : les accidents (incendie, grêle), le décès prématuré du chef de famille // ou son invalidité, le départ des fils à l'armée, la surcharge d'enfants en bas âge, le manque de travail, etc. On obtient de la sorte une liste des situations calamiteuses. Ce n'est peut-être pas un diagnostic complet des causes lointaines de la misère endémique au début du XIXe siècle, c'est du moins un reflet de l'opinion, sa manière à elle d'expliquer la ruine et le malheur.

c) former de nouveaux ensembles

Dans l'exemple qui précède, on aperçoit aussitôt les motifs les plus courants invoqués en vue d'obtenir un secours. On les rangera selon un ordre de fréquence décroissante qui assignera à la masse documentaire de nouvelles proportions, bref, en fera un ensemble différent. L'analyse du contenu aura permis de synthétiser d'indigestes liasses d'archives et de sérier les explications les plus vraisemblables, ce qui est bien difficile à obtenir à partir d'une biographie fût-elle même admirablement écrite. Elle tire donc parti de la supériorité de l'échantillon représentatif par rapport à l'exemple isolé et, de ce fait, facile à récuser.

§ 2. Contrôles

On sait toutefois que certains échantillons peuvent être biaisés et que les meilleurs soulèvent malgré tout d'épineux problèmes d'interprétation statistique. Ils ne seront pas abordés ici. Qu'il suffise de rappeler que l'on ne se contente plus de jauger l'importance d'un thème par la place qu'il occupe. La hantise du chômage, par exemple, ne se chiffre pas en nombre de colonnes occupées dans les quotidiens ou en minutes d'émission dans les journaux télévisés. On a de plus en plus recours à des pondérations. Un article en première page, appuyé par des photos, titré et sous-titré, a un autre impact que le banal commentaire tassé en bas de page à l'intérieur du journal.

Comme toutes les recettes sophistiquées, la pondération ne dispense pas de procéder à des vérifications. La lisibilité de la presse fait l'objet d'enquêtes; celles qui sont entreprises à propos du public de la T.V. et surtout de ce qu'il assimile, sont encore pour le moins controversées. En attendant la mise au point de sondages périodiques impartiaux, il s'indique de tester l'analyse du contenu, selon les méthodes éprouvées de la critique historique la plus exigeante. Confier le même dépouillement à deux chercheurs différents; soumettre les communiqués de la radio du matin à la même analyse que ceux du soir; comparer la publicité de deux journaux implantés dans des provinces différentes.

§ 3. Bilan

L'analyse du contenu, en tant que méthode, a franchi le cap des maladies infantiles. Au début, des chercheurs trop pressés se contentaient de compter des mots ou de mesurer la longueur des colonnes de journaux et découvraient avec ravissement ce qu'ils savaient a priori. Petit à petit s'est imposée la nécessité de procéder à des contrôles multiples et l'on s'est mieux aperçu de la complexité des messages et

surtout des réseaux qu'ils empruntent. Quelles que soient les découvertes ultérieures dans cette direction, les limites de la méthode doivent être loyalement reconnues : l'analyse du contenu ne porte que sur le contenu explicite des communications. Lui échappent à tout jamais l'ironie, l'allusion, le sous-entendu et surtout le non-dit. Dans le cas (invoqué ci-dessus, p. 10) des motifs d'exonération, aucun contribuable ne déclare qu'il est pauvre parce que ses parents l'étaient aussi. Or le caractère héréditaire de la misère est fondamental dans une société pré-industrielle et l'historien devra recourir à d'autres procédés pour s'en assurer.

D'autres aspects sont plus positifs. Inutile de revenir sur les avantages de l'analyse en tant que remède contre la subjectivité et les solutions de facilité qui poussent trop d'historiens à se contenter d'impressions superficielles. Remède aussi contre le dogmatisme des écoles ou des théoriciens à la mode.

Pour le professeur, l'analyse du contenu présente les avantages d'un "véhicule tous-terrains" : elle s'applique aux ordonnances des rois comme aux cahiers de doléances de leurs sujets, à des affiches comme à des contrats de travail, à des journaux comme à un album de cartes postales. Elle prouve la supériorité du document authentique et intégral sur le commentaire condensé a posteriori.

L'étudiant, quant à lui, est obligé d'adopter des attitudes actives : une analyse du contenu originale ne se réussit qu'à force d'observations accumulées, de vigilance au moment des classifications, des comparaisons et des contrôles. Il exploite lui même les ressources documentaires et tire parti de ses cours et de ses lectures. Il acquiert la conviction que l'Histoire n'est pas une matière à mémoriser mais un immense domaine à explorer.

ORIENTATION NOUVELLE DE LA RECHERCHE HISTORIQUE

III

Les modèles en démographie (3)

En raison de son objet - l'histoire des populations - la démographie historique passe, à première vue, pour une spécialité à l'intérieur de cette spécialité qu'est l'histoire sociale. A y regarder de plus près, au contraire, elle est une discipline-carrefour. Les sources (dénombrements, registres paroissiaux, listes d'habitants) sont dans des dépôts d'archives dont il faut connaître l'ordonnance, ce qui suppose une certaine familiarité avec les institutions anciennes et présentes ; ses méthodes (statistique descriptive, jugement sur échantillon, raisonnement probabiliste) sont celles de la démographie contemporaine. Elle fait aussi appel à la géographie du peuplement, à l'archéologie, à l'ethnologie et à l'économie politique. Rien de surprenant à ce que parmi les meilleurs auteurs, on y trouve des savants dont la formation première est celle du géographe (H. Charbonneau, J. Dupâquier) du mathématicien (L. Henry), du médecin (Dr J. N. Biraben), du sociologue (A. Perrenoud). Et nous ne citons ici que quelques auteurs de langue française. Il y en a cependant bien d'autres dans tous les pays d'Europe et, depuis une vingtaine d'années, sur les cinq continents. C'est que les quatre grands chapitres d'un cours de démographie historique sont d'application dans le monde entier : 1° - mise en place et sédentarisation des groupes ethniques ; 2° - recherche de l'équilibre dans les populations qui vivent d'agriculture et/ou d'élevage ; 3° - industrialisation et apparition de nouvelles formes de mobilité sociale ; 4° - urbanisation et homogénéisation des comportements démographiques dans les agglomérations géantes.

Dans cet exposé qui se borne à illustrer une ou l'autre tendance de la recherche historique, les exemples seront empruntés au 2e chapitre, c'est à dire celui qui traite de la démographie des communautés villageoises et rurales.

§ 1. Portée et limites d'une discipline.

En Europe, il y eut des communautés villageoises sédentaires depuis la période néolithique (2e millénaire avant J.-C.) et certaines d'entre elles conservèrent leur originalité jusqu'à la guerre de 1914-1918. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, les quatre-cinquièmes de la population vivaient à la campagne. Dans son ensemble, la civilisation dite traditionnelle - "Le Monde que nous avons perdu" (selon l'expression de Peter Laslett) par opposition à la civilisation contemporaine - est un univers de paysans. Rien de plus faux que de le considérer comme immuable, mais les profonds changements qui se sont déroulés au cours de tant de siècles, du fait qu'ils sont lents et affectent une majorité d'illétrés, sont longtemps restés inaperçus aux yeux d'une Histoire accaparée par l'événement. Qu'en est-il en ce qui concerne la croissance de la population ?

- Elle est un terrain de choix pour une histoire rénovée qui s'intéresse avant tout aux évolutions à long terme et à la vie quotidienne. Qu'y a-t-il de plus banal mais aussi de plus vital que l'équilibre des naissances, des mariages, des décès ?

De surcroît, on peut les observer en séries longues. Depuis le XVe siècle, l'Italie dispose d'excellents recensements ; au Nord des Alpes, depuis la seconde moitié du XVIIe siècle, des milliers de paroisses ont conservé les registres où, jour après jour, le curé ou le pasteur inscrivent les baptêmes, les mariages, les sépultures. Au XIXe siècle, l'état-civil laïc, les registres de population, les passeports, le Cadastre, la conscription, les listes d'indigents et d'électeurs censitaires, les contrats passés devant notaire procurent une avalanche d'informations où le chercheur novice risque de se trouver englouti, s'il n'a pas recours

à l'ordinateur et aux techniques de jugement sur échantillon.

Autre avantage de l'étude des populations rurales, elle se déroule dans un cadre adéquat. La paroisse - unité à l'intérieur de laquelle s'organisent le culte, l'enseignement, les secours aux pauvres - coïncide souvent avec la seigneurie - unité administrative, judiciaire et fiscale - et avec le village. Sous l'action combinée des contraintes collectives (assolement surtout) et de la jouissance des droits d'usage (dans les forêts surtout), les villageois pratiquent la solidarité des producteurs, avec toutes les conséquences que cela entraîne sur le plan économique (et alimentaire), social et politique. Sans idéaliser le moins du monde le "bon vieux temps", on constate que les communautés villageoises antérieures à l'industrialisation ont plus de cohésion que les agglomérats de populations disparates englobés dans les circonscriptions administratives contemporaines.

Aussi les résultats récoltés par les démographes sont-ils particulièrement probants. Fécondité élevée (30 à 40 ‰ au lieu de 10 à 12 ‰ actuellement); aucune trace de limitation volontaire des naissances au cours de la vie matrimoniale, mariage tardif (entre 25 et 30 ans), et forte proportion de célibat définitif ; mortalité infantile désastreuse (250 à 300 ‰) et mortalité des adultes sujette à de brusques flambées. Les trois fléaux qui décimaient traditionnellement l'humanité - la peste, la famine, la guerre - frappaient sans qu'il soit possible de leur opposer la moindre parade. Ainsi se réalise le sombre pronostic de Malthus : le déséquilibre entre population et subsistances débouche sur une issue fatale.

Une exception cependant, mais elle est de taille : l'Angleterre. Après la peste de 1668, le pays est épargné par les épidémies, les disettes, les opérations militaires. Une "explosion démographique" devrait se produire lorsque les freins malthusiens ne jouent plus. Or la population reste stable ou peu s'en faut. Comment expliquer ce nouvel équilibre ?

§ 2. Le modèle comme instrument de généralisation.

Travaillant au sein du *Cambridge Group for the Study of Population and Social Structure*, l'historien E.A. WRIGLEY a mis au point un modèle (annexe ci-contre) encore hypothétique puisqu'il repose davantage sur des vraisemblances que sur des certitudes. Il simplifie la réalité puisqu'il ne met en jeu que 7 variables (figurées par des cases rectangulaires) reliées entre elles par des corrélations tantôt positives (signe + ; traits continus) tantôt négatives (signe - ; tirets). Les traits sont orientés par une flèche qui indique non pas un flux mais le sens d'une relation de cause à effet. Le mécanisme auto-régulateur (*feed back*) reconstitué par E.A. WRIGLEY met en évidence le rôle décisif de l'âge au premier mariage des femmes (case isolée, à gauche) : il suffit qu'il s'abaisse de quelques années pour que la fécondité s'accroisse, dépasse durablement la mortalité et gonfle l'effectif de la population.

Depuis une vingtaine d'années, on a fait un grand usage des modèles en démographie, en économie politique et dans toutes les stratégies qui font intervenir une planification des ressources privées ou des finances publiques. Il ne suffit pourtant pas de dessiner des cercles et des flèches pour inventer un vrai modèle. Celui-ci doit nécessairement être un ensemble de variables liées entre elles de manière telle que

- la modification d'une des variables entraîne, de proche en proche, une modification isomorphe (en tous cas : non aléatoire) des autres ;
- des prévisions soient possibles.

On construit donc de toutes pièces un modèle. Il sert à expliquer les liens entre les faits davantage que les faits eux-mêmes. Les faits erratiques, les variables aléatoires restent réfractaires à la modélisation.

§ 3. De l'histoire locale à l'évolution de l'humanité.

Les apprentis démographes doivent parfois lutter contre un sentiment de découragement. Ils passent des années à compter les naissances dans un village, les causes de décès dans un hôpital, à reconstituer des généalogies pour essayer de mesurer à quel rythme se remplacent les générations, comment se forment, se remplissent puis se vident les familles. Les connaissances vont-elles rester éparses dans une poussière de monographies ou d'articles de revues archi-spécialisées ?

Le recours aux modèles montre que le savoir n'est pas condamné à rester en miettes, que la synthèse est à portée de main. Un bon modèle, comme celui de E.A. WRIGLEY valorise les enquêtes minutieuses faites dans le village de Colyton et permet de comprendre ce qui se passe à l'échelle d'un pays comme l'Angleterre. Les modèles qui concernent la transition démographique (lent passage d'un régime de fécondité et mortalité élevées à un régime de fécondité et mortalité réduites) valent pour l'ensemble du monde atlantique. L'urbanisation s'accélère dans tous les continents. La démographie est donc une science à vocation universelle. Les modèles ne sont que des outils appropriés à cet objectif.

On aura remarqué au passage qu'au lieu de se confiner dans une seule spécialité, ils prennent leur bien tantôt dans le secteur économique (cfr la case demande de produits industriels), tantôt dans le secteur des usages sociaux (cfr âge au mariage) et, bien sûr, dans le domaine démographique (cfr mortalité). En bousculant les cloisons trop étanches qui font tant de tort à l'enseignement des sciences sociales, ils restaurent l'unité de la personne humaine. Celle-ci ne se laisse pas tronçonner au gré des spécialités scientifiques.

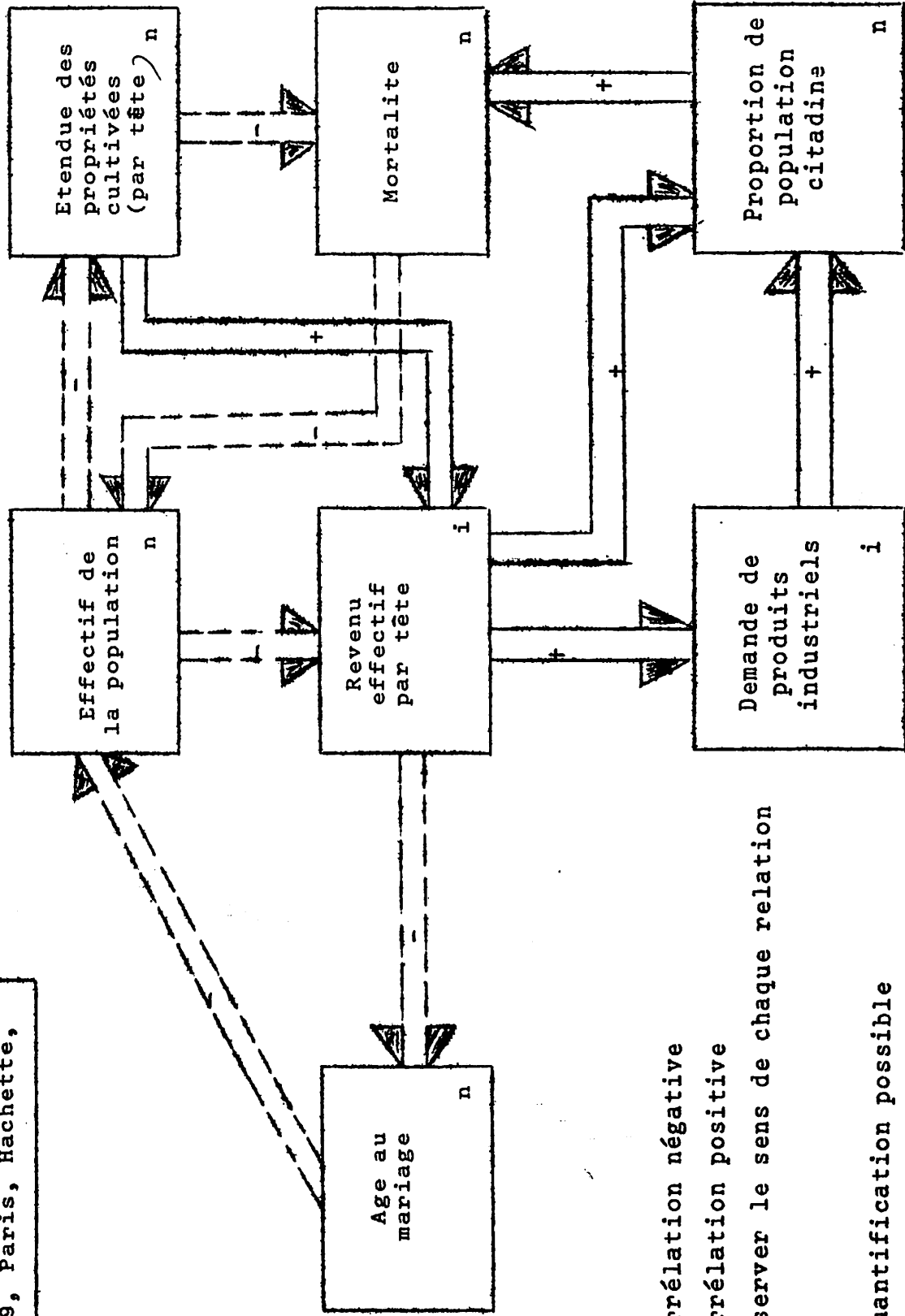
L'homme n'est pas que consommateur, producteur, ou re-producteur ; en tant qu'agent de son Histoire, il est tout à la fois.

Etienne HELIN.

Notes

- (1) Une première version de cet exposé a été présentée le 27 février 1980, au Lycée de Grand-Bassam.
- (2) Idem lors du Stage Histoire-Géographie organisé à Bouaké, le 3 mars 1980.
- (3) Idem, le 6 mars 1980. - L'auteur a bénéficié des interventions des Inspecteurs, Conseillers Pédagogiques, animateurs et Professeurs ivoiriens, français et belges qui ont participé aux stages organisés par la Direction Générale de la Pédagogie. Il leur exprime sa vive gratitude et tient à leur disposition les références qu'ils souhaiteraient se procurer en vue de poursuivre des recherches. Chaque année paraît la Bibliographie Internationale de la Démographie Historique distribuée par l'Union Internationale pour l'Etude Scientifique de la Population (5, rue Forgeur - B-4000 LIEGE - Belgique).

Modèle hypothétique
 d'après E.A. WRIGLEY
 Société et Population,
 P. 109, Paris, Hachette,
 1969



- corrélation négative
 + corrélation positive
 ➤ observer le sens de chaque relation

n : quantification possible
 i : indices quantifiés parfois disponibles